

COMITE DE PATRONAGE :

John BARTIER (†) - Marinette BRUWIER - Giovanni BUSINO - Roger CHRISTE - Gilbert DE LANDSHEERE - Huguette DUSSAULT-DUMAS - Pierre GOUBERT - Paul HARSIN - Etienne HELIN - Jean-Jacques HOEBANX - André JORIS - Christian LAVILLE - Jacques LE GOFF - Louis-Théo MAES (†) - Lucile MARBEAU - Philippe MOUREAUX - Albert SOBOUL (†) - Jacques STIENNON.

COMITE DE REDACTION :

Minna AJZENBERG-KARNY - Françoise BOVY-LIENAUX - Pervenche BRIEGLB - René CORNET - Josette DEBACKER - Joseph DECKERS - Paul DEFOSSE - Jacques DEGEYE - Liliane DE KEYSER - Gérard DELCROIX - Jacqueline DELROT - Denise DENBLYDEN-LAMBRETTE - Jean DUGNOILLE - Jean-Pierre FRANCOTTE - Arlette GODFROID-LAURENT - Maggy HODEIGE - Nicole JOZIC-HIERNAUX - Jean LECLERCQ-PAULISSEN - Anne MORELLI - Michel REVELARD - René ROBBRECHT - Freddy SCHANER - Gérard TURPIN - Jenny VANROELEN - René VAN SANTBERGEN - Marie-Rose VILLE.

ABONNEMENT 1983 (4 numéros) :

* Belgique, pays faisant partie de la Communauté économique européenne sauf le Royaume-Uni :

Professeurs, bibliothécaires, institutions diverses	500,— FB
Professeurs retraités	450,— FB
Etudiants	400,— FB

* Autres pays (expédition par voie terrestre) :

Professeurs, bibliothécaires, institutions diverses	600,— FB
Professeurs retraités	550,— FB
Etudiants	500,— FB

* Autres pays (expédition par voie aérienne) :

Professeurs, bibliothécaires, institutions diverses	750,— FB
---	----------

Les abonnés habitant la Belgique verseront le montant de leur abonnement soit au compte 704-0423333-82 du Centre de la Pédagogie de l'Histoire - 4000 Liège, avec la mention « Cahiers de Clio », soit au compte 000-0703411-64 de Maggy HODEIGE, rue Saint-Gilles, 343/054 - 4000 Liège, avec la même mention. Les paiements peuvent se faire par virement bancaire, par virement postal ou par mandat postal.

Les abonnés n'habitant pas la Belgique verseront le montant de leur abonnement par le truchement d'un mandat postal international ou d'un chèque bancaire (acheminé directement ou par l'intermédiaire d'une banque belge à laquelle l'organisme financier de l'abonné s'adressera).

Prix du numéro :

* Belgique et pays de la Communauté économique européenne :

Professeurs, bibliothécaires, institutions diverses	150,— FB
Etudiants	130,— FB

* Autres pays (expédition par voie terrestre ou par voie aérienne) :

Professeurs, bibliothécaires, institutions diverses	200,— FB
Etudiants	160,— FB

Envoyez-nous vos suggestions et vos critiques

SECRETARIAT-TRESORERIE :

Maggy HODEIGE et Nicole JOZIC-HIERNAUX,
rue Saint-Gilles, 343 - bte 054 — B 4000 LIEGE (Belgique) — Tél. (041) 52 55 94.

Publié avec l'aide financière
du Ministère de l'Education nationale et de la Culture française

CAHIERS DE CLIO



Les articles parus dans les *Cahiers de Clio* sont signalés et indexés dans *Historical abstracts* et *America : history and life*, Santa Barbara (Californie), American bibliographical Center - Clio Press.

Les *Cahiers de Clio* sont affiliés à l'*Association des Journalistes périodiques belges et étrangers*.

DE LA CIVILITÉ AU SAVOIR-VIVRE : POUR UNE HISTOIRE DE LA CIVILISATION DES MOEURS

Savoir-vivre et bonnes manières

Les spécialistes du marketing politique se défendent d'enseigner aux candidats des recettes pour plaire aux électeurs : « Je leur apprends simplement, disait récemment un de ces publicitaires, à se présenter dans les meilleures conditions. Lorsqu'un jeune homme va demander la main d'une jeune fille, il met un costume propre, il soigne son aspect extérieur ; j'appelle cela la politesse ». Sans doute, mais cette forme de savoir-vivre ne comporte-t-elle pas une part de savoir-plaire, puisqu'il s'agit de faire bonne impression, de séduire ?... Même s'il est désintéressé, le savoir-vivre est un savoir-plaire, un moyen de gagner la sympathie d'autrui, un outil facilitant l'insertion dans un groupe social et les relations humaines, un art de vivre en harmonie avec les autres, — dans la cité, si l'on se réfère à l'étymologie des mots politesse, civilité, urbanité.

Le savoir-vivre ne s'apprend plus guère à l'école, ni même, ou si peu, dans ce que l'on appelait jadis les bonnes familles. La télévision a pris le relais : « Mouchoirs Lotus, un important détail de savoir-vivre », dit la publicité. A la marque près, c'est ce que pense le *Guide Marabout du savoir-vivre de tous les jours* : « Il faut enseigner aux enfants à se moucher discrètement dans un mouchoir propre ou dans un *clinex*, sans se détourner ni regarder le sens de l'étoffe, ou le produit de leur sécrétion nasale. Interdisez-leur de renifler sans fin et de mettre les doigts dans leur nez. » Sans doute dans la prochaine édition, la treizième en quinze ans, ne sera-t-il plus question que du mouchoir à jeter, que nous sommes de plus en plus conditionnés à préférer au mouchoir traditionnel, pour des motifs hygiéniques : on ne se promène pas avec ses microbes dans la poche.

L'usage du mouchoir est depuis longtemps entré dans les mœurs. Les manuels de savoir-vivre du XIX^e siècle n'imaginent même plus que l'on puisse se passer de cet accessoire. Ceux du XVIII^e siècle, par contre, prennent soin de préciser qu'« il faut toujours se servir de son mouchoir pour se moucher, et jamais d'autre chose ». Ainsi, « il est malpropre de se moucher la main nue, en la passant par dessous le nez ; ou bien de se moucher sur sa manche ou sur ses habits, et c'est une chose tout à fait contraire à la bienséance de se moucher avec les deux doigts... » L'intérêt des manuels de savoir-vivre, on disait jadis manuels de civilité, est qu'ils disent à la fois ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire, donc ce que les gens faisaient réellement. Comment a-t-on corrigé leurs mauvaises manières ? En attirant leur attention sur l'effet produit sur les personnes présentes, en

leur faisant comprendre que certains de leurs comportements pouvaient incommoder les autres : « On ne doit point non plus quand on s'est mouché, ouvrir son mouchoir pour voir ce qui est dedans, comme s'il devait descendre des perles et des rubis du cerveau, dit l'auteur du *Galatée*, un manuel du milieu du XVI^e siècle. Toutes ces façons de faire sont dégoûtantes, et au lieu de nous gagner l'amitié de ceux avec qui nous vivons, elles peuvent nous faire perdre celle que nous avons acquise. » La pression sociale provoque un autocontrôle : on commence par ressentir certains comportements comme pénibles à voir parce qu'on observe ses semblables ; on sait qu'on peut être observé et c'est pour cela qu'on s'observe. On finira par éviter ces comportements même lorsqu'on est seul. Autrement dit : d'abord, on ne se gêne pas, puis on a peur de gêner, et on finit par être gêné. Fonction naturelle, l'action de se moucher est refoulée : il faut s'abstenir de ces « saletez à faire soulever le cœur à tout le monde » ou « le faire le plus secrètement possible, en se couvrant et cachant tant que l'on peut ». Le corps est le grand ennemi des manuels de civilité, qui s'efforcent de le réduire au silence, de le mettre au pas, d'en réprimer toutes les manifestations.

Les manuels

Les manuels de savoir-vivre intéressent donc les historiens pour lesquels le corps est objet d'histoire. Le corps, mais aussi les gestes, leur signification, leur ritualisation. Et l'histoire des gestes débouche sur celle des soins corporels, de la propreté des cheveux, des yeux, des oreilles, des dents, des pieds, des mains, des ongles, dont les manuels d'aujourd'hui parlent beaucoup moins parce que nous ne mangeons plus avec nos doigts ! Ces petits livres intéressent aussi l'historien de la sensibilité et de la pudeur, voire de la hantise sexuelle : si les auteurs insistent sur l'obligation de se coucher sur le côté, la main droite posée sur l'épaule gauche et la main gauche sur l'épaule droite, ce n'est pas seulement pour que les bras de l'enfant endormi forment une croix !... Les manuels de savoir-vivre constituent enfin des documents d'histoire sociale et des sources pour l'historien de l'éducation et pour celui des mœurs et des mentalités.

Sources précieuses, sources innombrables et d'une très grande diversité. Car il n'y a pas que les manuels de savoir-vivre qui traitent des bonnes manières, de la bienséance et de la politesse. Des conseils, des règles et des mises en garde, on en trouve aussi dans des traités d'éducation, dans des manuels de conversation latine, où sont mis en scène des enfants modèles, dans des catéchismes, dans des ouvrages sur l'honnête homme, le bel Esprit, l'étiquette, dans des arts de plaire (dans la conversation, à la cour, au Roi), dans des guides de la correspondance ou de la parfaite maîtresse de maison...

Les manuels de savoir-vivre proprement dits se présentent sous toutes les formes : texte suivi, questions et réponses, conseils d'un vieillard à un enfant, d'un père à son fils (parfois écrits par la mère), d'un oncle à son neveu, chansons, préceptes amenés par des contes ou des anecdotes, conseils donnés sous forme de conversations amusantes, recueils de courtes règles et même enseignement

a contrario : « Dès qu'on a posé sur la table un mets quelconque, veille à ce que ta main soit la première à plonger dans le plat. Saisis vite le morceau qui t'a plu, avant qu'un autre te devance et le mange... Peut-être, à l'extrême du plat la plus éloignée, y a-t-il un fin morceau que tu guignes et ne se trouve-t-il personne pour te l'offrir. Saisis-le aussitôt de la main tendue. Il n'est pas placé de ton côté, comme il le devrait : qu'est-ce que cela peut bien faire ? Une astuce qui ne manque pas de civilité, c'est de faire pivoter le plat pour que viennent vers toi les bons morceaux. Cet exploit, tu peux le justifier de telle sorte que tu passes pour un expert en badineries de bon ton. C'est ainsi, pourrais-tu dire, que tournent les astres. »

Certains de ces ouvrages ont connu un grand nombre d'éditions et ont fait l'objet de fréquentes mises à jour, car les mœurs évoluent et les usages changent. Les auteurs procèdent par corrections, par additions, par suppressions, à partir d'un fonds immuable : « Je scâi bien aussi, écrit Antoine de Courtin, que j'ai mis dans cet écrit quantité de choses inutiles, que tout le monde scâit, et que peut-être d'autres ont dit avant moi : mais la chose ne se peut faire autrement : car étant question de traiter de la bienséance des actions des hommes, qui sont presque toujours les mêmes, y ayant eu depuis le commencement du monde des gens qui ont bien mangé, craché, baillé, etc., l'on ne peut éviter de redire les mêmes règles parlant des mêmes actions. »

La civilité selon Erasme

Le premier traité de savoir-vivre digne de ce nom est la *Civilité puérile* publiée par Erasme en mars 1530. Avant cette date, on trouve toutefois des conseils de savoir-vivre élémentaire dans divers manuels scolaires du début du XVI^e siècle, ce qui prouve que les bonnes manières commencent à être enseignées dans les écoles. Au Moyen Âge, les connaissances pratiques nécessaires pour vivre en société ne s'apprenaient pas à l'école, mais au contact des adultes. Les jeunes gens des classes supérieures faisaient leur apprentissage dans une famille étrangère, dans l'entourage d'un grand seigneur, voire dans quelque cour princière, où ils remplissaient diverses tâches domestiques. On a conservé un certain nombre de poèmes didactiques, en latin et dans les principales langues vulgaires, qui enseignent à ces jeunes pages ou apprentis les usages de la société chevaleresque, le savoir-vivre de l'aristocratie de cour, — la courtoisie. Ces compilations de recettes orales, mises en vers pour être plus facilement apprises par cœur, contiennent surtout des conseils sur la manière de se tenir et de servir à table, d'où leur nom : *contenances de table*.

Erasme, lui, ne se préoccupe pas uniquement des manières de table ; il s'applique au contraire à faire le tour de presque toutes les situations de la vie sociale et même intime de l'enfant, en sept chapitres consacrés respectivement à l'aspect extérieur et au maintien, au vêtement, à la conduite à l'église, à la conversation et aux rencontres, au jeu, à la conduite dans la chambre à coucher. L'autre originalité du manuel érasmien est qu'il ne transmet pas l'art de vivre d'un groupe étroit. Le code du savoir-vivre pratiqué à la cour ne constitue pas pour Erasme

le code de référence : lorsqu'il signale des usages réservés, — réservés aux hommes fréquentant la cour, — c'est le plus souvent pour les condamner. Enfin, si Erasme s'adresse aux enfants, sa *Civilité* n'est rien moins que puérile, et bon nombre de ses conseils restent valables aujourd'hui : « Erasme, maître d'hier pour demain », écrit Alain Peyrefitte. Erasme n'enseigne plus la courtoisie, mais la civilité, notion à laquelle il a donné une impulsion nouvelle et décisive. Car le mot latin *civilitas* existait depuis l'Antiquité avec le sens que nous lui connaissons. Erasme impose le mot en même temps qu'il crée un genre, auquel son ouvrage a donné son nom : les civilités.

Le petit livre connaîtra un succès considérable. Pendant tout le XVI^e siècle, il sera utilisé dans les écoles catholiques et réformées pour enseigner les bonnes manières, l'école dispensant désormais les éléments de base de l'instruction et de la religion, mais aussi de la civilité des mœurs.

Les civilités des XVII^e et XVIII^e siècles

Le XVII^e et le XVIII^e siècles verront fleurir d'autres manuels écrits en français et destinés aux enfants qui fréquentent les petites écoles, celles où l'on apprend à lire et à écrire, en particulier les écoles pour enfants pauvres, voire indigents. Le plus célèbre est celui que Jean-Baptiste de la Salle, qui peut être considéré comme le fondateur de l'enseignement populaire gratuit, composa à l'intention des élèves des Frères des Écoles chrétiennes : *Règles de la bienséance et de la civilité chrétienne* (1703). Une civilité anonyme « dressée par un missionnaire pour l'instruction de la jeunesse », dont la première édition semble avoir été publiée à Troyes au tout début du XVIII^e siècle, connaîtra également un grand succès. Troyes est à cette époque le centre de diffusion de ce que l'on appelle la « Bibliothèque bleue ». Il s'agit de petites brochures imprimées sur un papier des plus mauvais, grossièrement brochées et recouvertes d'une feuille de papier bleue, sans nom d'auteur ni titre ; tirés à 2 000 ou 3 000 exemplaires, ces livres peu coûteux gagnaient les campagnes les plus reculées dans la boîte des colporteurs, à côté des boutons, lacets, foulards et autres articles de mercerie. Lus à la veillée, ils touchaient un public plus large que celui constitué par les seules et rares personnes sachant lire. Nous conservons un grand nombre d'éditions de cette civilité troyenne, qui a été aussi imprimée dans d'autres villes sous le titre de *Civilité puérile et honnête*, ou de *Civilité honnête* ou de *Civilité françoise*, dans des caractères imitant l'écriture courante, — les caractères de civilité. Ces éditions sont généralement précédées d'un petit traité d'orthographe, d'un alphabet, d'une « manière d'apprendre à bien lire, prononcer et escrire ».

La civilité lasallienne doit beaucoup au *Nouveau traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens* publié à Paris, en 1671, par Antoine de Courtin. Cet ambassadeur de Louis XIV destine son ouvrage aux hommes de qualité qui ne vivent pas à la cour, mais qui veulent s'informer des manières qui y sont en usage. La civilité de Courtin est française, mais elle a un privilège d'universalité : « Mes lecteurs ne passeront point pour incivils en quelques lieux du monde qu'ils aillent ; ils seront, au contraire, civils en tous pays, s'ils le sont à la mode de France. » La civilité serait-elle l'apanage des Français ? C'est ce que

pense déjà Pierre Saliat, le premier traducteur de la civilité érasmienne : « La nation françoise ne cède à nulle autre, ains excède en toute honesteté, contenance, gestes, meurs, et pour faire bref en toutes manières de faire et dire gracieuses, humaines et civiles : lesquelles elle semble avoir quasi de nature, tellement que les estrangers, mesmes les Italiens deviennent lourdz et grossiers et se font mocquer d'eulx s'ilz veulent ensuyvre la grâce tant bonne, et tant ouverte, laquelle sans en riens se contrefaire monstrent naifvement, courtoisement, et libéralement les François en toutes leurs actes et leurs dictz. » Pourquoi traduire dès lors un ouvrage qui n'est pas « du tout nécessaire aux enfants de France ? Je dy à ceulx qui sont nez en grosses et nobles maisons, ou qui y sont nourris. Car il n'y a point de doute qu'il s'en trouvera assez, voire et non du tout populaires, a qui defaillent bien souvent les gestes et contenances, que nous desirons aveoir en tout enfant de bonne maison. » La civilité est le signe distinctif de la noblesse française, l'apanage des personnes bien nées, expression qui s'oppose implicitement au populaire : « car communément les Nobles sont plus riches, de plus honestes moeurs et de plus grande civilité que les plebeyens. »

Avec Antoine de Courtin, on assiste au triomphe d'une politesse qui n'est plus le privilège d'une ville, fût-ce Paris, comme l'urbanité était le privilège de Rome, mais uniquement de la Cour : « La Politesse ne s'apprend pas comme la Musique ou quelque autre Science. On ne l'acquiert que par l'usage des honnêtes gens. Les personnes nées à la cour, ou qui y ont toujours vécu, ont je ne sçay quoi d'aisé, de naturel et de poli, qu'on n'acquiert point par artifice, quelque peine que l'on se donne », écrit un contemporain de notre diplomate, beaucoup plus sévère que lui à l'égard des provinciaux et des bourgeois, « grands faiseurs de réverences » : « Ils accablent le monde par leur complimentis éternels et par des civitez gênantes : ils font des embarras à toutes les portes, et il faut disputer une heure à qui passera le dernier [...]. Ils écoutent dans une conversation avec une attention imbecille, et n'osent parler : on leur est souvent obligé de leur silence ; il vaut mieux qu'ils se taisent, que de parler de leurs fermiers, de leurs chiens, de leur bonne jument, de leur chasse, du nombre de perdrix qu'ils ont tuées dans un automne, tant de grises, tant de rouges ; ils en disent presque les noms [...]. Il n'y a que le commerce des honnêtes gens qui puisse contribuer à effacer la crasse de la Province [...]. C'est à l'école du monde que l'on apprend à observer les bien-séances ; c'est la source de la politesse et des agrémens. »

Partageant ce point de vue, Jean-Baptiste de la Salle reprend et étend à toute la société, en particulier aux enfants des classes moyennes et populaires, les modèles de comportement d'une couche sociale liée à la cour. Transformés en tableau vivant des préceptes contenus dans leur livre de lecture, ces enfants édifieront autour d'eux, et d'abord dans leur famille, l'ordre nouveau d'une société policée. L'apprentissage de la civilité est d'abord imitation du geste. L'enfant modèle sera un enfant image, et pas seulement parce qu'il est sage comme une image !

La civilité du XVIII^e siècle est garante de l'ordre établi, respectueuse de la hiérarchie sociale : « Il faut se considérer soi-même, et ce que l'on est ; car celui qui est inférieur à d'autres, est obligé d'avoir de la soumission pour ceux qui lui sont supérieurs, soit par leur naissance, et par leur emploi, par leur qualité, et de leur témoigner plus de respect, que ne ferait pas un autre qui leur serait tout à fait égal. Un paysan, par exemple, doit rendre extérieurement plus d'honneur à

son Seigneur, qu'un artisan qui ne dépendrait pas de lui ; et cet artisan doit porter beaucoup plus de respect à ce Seigneur, qu'un autre gentilhomme qui irait le voir. » Cette civilité « graduée » est aussi celle que l'on enseigne à la même époque dans les collèges de la Compagnie de Jésus :

« *Caliste*. Je voudrois bien sçavoir, Monsieur, de quelle manière il faut s'entre-saluer, lorsqu'on se rencontre.

Le Précepteur. Je vous le diray : 1. Si ceux que nous saluons sont personnes de qualité, il faut non seulement se découvrir, mais encore leur faire la révérence, en se baissant selon que l'exige la condition d'un châcun ; sans regarder derrière soy, pour voir si l'on nous resalüe. 2. Il faut aussi se découvrir en saluant ses égaux et ne pas attendre qu'ils commencent les premiers à s'acquitter de ce devoir. 3. Comportez vous de même envers vos inferieurs, en les saluant, lors qu'ils vous saluent. »

En outre, qu'elle soit lasallienne ou troyenne, la civilité du XVIII^e siècle est avant tout chrétienne : « Elle ne vous enseignera rien de bon, aussi n'est-ce pas pour vous rendre plus mondains, mais pour vous rendre plus chrétiens. » Non seulement les manuels réservent une place considérable à la messe et à ce que l'on doit à Dieu, mais ils considèrent la civilité comme une manifestation extérieure à la charité. Pour eux, il n'y a pas de politesse sans religion et inversement : « Devenez bons chrétiens, mes enfants, et vous aurez la vraie politesse, qui ne consiste pas dans les compliments, mais dans l'amour du prochain. » C'est une idée que l'on trouve déjà au XVII^e siècle dans la *Civilité chrétienne* du janséniste Pierre Nicole : « Il faut seulement tâcher que notre civilité soit différente de celle des gens-du-monde ; qu'elle soit toute véritable et toute sincère ; qu'elle ne soit ni légère ni flateuse, qu'elle ne se repande point en paroles, en complimentis, en louanges ; qu'elle ne nous emporte pas une partie considérable de notre temps ; qu'elle ne soit pas une source d'amusemens et d'inutilités ; qu'elle inspire la piété, et qu'elle ressente la modestie ; et que si elle fait paroître aux hommes la bonté et la douceur de Jésus-Christ, ce ne soit que pour leur inspirer la fuite et l'aversion de l'esprit du monde, et pour les porter à mener une vie toute chrétienne. »

Savoir-vivre ou savoir-plaire ?

L'honnête homme du XVII^e siècle confondait-il le savoir-vivre avec le savoir-plaire ? Etais-il trop poli pour être honnête ? Pierre Nicole lui rappelle en tout cas que la véritable politesse n'est ni complaisante ni intéressée : « C'est une qualité de l'âme, il faut qu'elle ait ses racines dans le cœur et qu'elle soit fondée sur de véritables sentiments. » Cela n'a pas toujours été compris ainsi, et pas seulement au siècle de Louis XIV, si l'on en juge par les titres de certains manuels parus dans les cent dernières années : *Comment on fait son chemin dans le monde. Code du savoir-vivre* (1868) ; *Savoir-vivre pour savoir-plaire* (1925) ; *Savoir-vivre et promotion* (1966) ; *Le savoir-vivre, clé de la réussite* (1967). A ces titres évocateurs, qui donnent à penser que le souci du savoir-vivre ne caractériserait que les gens qui veulent s'élever ou changer de milieu, on opposera ces deux-ci, que n'aurait pas désavoués Erasme : *L'art de ne pas gêner les autres, nouveau traité de savoir-vivre* (1883) ou *Pour être aimés, mes petits, savoir-vivre* (1946).

De la civilité au savoir-vivre

Le mot civilité disparaît des titres vers la fin du XIX^e siècle. Un éditeur français vient toutefois de publier une *Civilité puérile et honnête expliquée par l'oncle Eugène* (Gautier-Languereau, 1979), mais l'ouvrage date de 1887 : « C'est la propreté qui fait reconnaître à première vue un enfant bien élevé. Nous devons donc parler tout d'abord de la propreté. Quelquefois, en nous promenant dans la campagne, nous rencontrons de pauvres petits, gardeurs de vaches ou gardeurs d'oeies, en sabots ou même pieds nus. Ils ont les cheveux ébouriffés, les mains noires, le nez affreusement sale. Les uns ne sont débarbouillés que le dimanche, les autres ne le sont jamais. Plaignons-les. Leurs parents, les uns négligents, les autres empêchés par leur travail, ne savent pas ou ne peuvent pas s'occuper d'eux. Pour vous, qui avez le bonheur de posséder de gentilles mamans, des bonnes soigneuses, la civilité exige que vous soyez toujours propres... ou à peu près. »

A côté des manuels destinés aux élèves des maisons d'éducation et des institutions religieuses, qui sont les héritiers des civilités du XVIII^e siècle, apparaissent à la même époque des manuels à l'usage des jeunes filles ou des maîtresses de maison. La publication de manuels de savoir-vivre devient l'apanage des femmes du monde, des baronnes et des comtesses, vraies ou fausses, mais quand on n'a pas la chance de posséder une particule, on comble cette lacune par un pseudonyme. Ces dames insistent beaucoup sur les dîners et les réceptions, elles multiplient les rubriques et les sous-rubriques : soirées, bals, concerts, à la campagne, bains de mer, en wagon, à la chasse, sujet auquel un ouvrage entier sera même consacré : *Le savoir-vivre à la chasse. Usages et bienséances cynégétiques* (1911). Le chef-d'œuvre du genre est l'ouvrage de la célèbre baronne Staffe, publié pour la première fois en 1889 : *Usages du monde. Règles du savoir-vivre dans la société moderne*. C'est un ouvrage dont une sexagénaire pouvait écrire en 1960 : « Les gens de ma génération l'allèguent encore, généralement sans l'avoir lu, comme le symbole du monde imaginaire où l'on se conduit avec une parfaite décence, — un monde d'où l'on ne regrette pas de s'être évadé, mais avec lequel on n'est pas mécontent de suggérer tout de même une certaine connivence. » Un monde, un autre monde, où « le mythe de l'omniprésent désir affleure sous quantité de prescriptions, où la décence des mots dissimule mal une réalité qui en a moins » : « Lorsqu'un homme et une femme gravissent ensemble un escalier, l'homme précède la femme ; lorsqu'ils le descendant, l'homme suit la femme. On nous dispensera de commentaires. Voilà ce qui se fait. C'est assez dire : il est rare que ce ne soient pas de bonnes raisons qui créent l'usage. »

Au XX^e siècle

Les guerres mondiales, la première et surtout la seconde, ont porté un coup fatal au savoir-vivre des baronnes et des comtesses. Le rythme accéléré de la vie quotidienne, la modification des relations entre les sexes, les transports en commun, le brassage des classes, le travail des femmes, tout concourt à simplifier les rituels traditionnels pour les rendre en quelque sorte plus fonctionnels. Les manuels

des trente dernières années mettent le savoir-vivre à la portée de tous ; leur ton est simple, leurs règles moins tyanniques. Le savoir-vivre n'est plus figé, mais flexible dans ses interprétations. Rien, jadis, n'était laissé à l'improvisation. Le bon ton trébuchant sur l'imprévisible, il importait de tout prévoir. La spontanéité était réprimée ; la singularité sanctionnée. Une plus grande liberté règne aujourd'hui ; la spontanéité a remplacé la contrainte. A une époque où plus rien n'étonne personne, il devient de plus en plus difficile de se singulariser. Mais n'est-ce pas la singularité qui est devenue la règle ? Les normes du comportement ne sont plus établies pour tous au sommet de la hiérarchie sociale, mais certaines de nos conduites ne nous sont-elles pas comme dictées ou insidieusement suggérées ? Et si nos comportements individuels ne sont plus codifiés, cela signifie-t-il que nous ne jouions pas souvent un rôle pour paraître dans la société ? Aujourd'hui comme hier, on se soucie de l'image que l'on donne.

La lente civilisation des mœurs est fondée selon Norbert Elias, sur l'intériorisation d'un formidable surmoi social. D'aucuns diront peut-être que le processus est achevé et qu'il est même en train de s'inverser. Une chose est certaine : les mécanismes de contrôle et d'autocontrôle fonctionnent toujours. Comme l'écrit François Furet, si les femmes vont seins nus sur les plages, c'est que nous sommes plus autocontrôlés que jamais, non l'inverse.

Franz BIERLAIRE,
Chargé de cours
associé à l'Université de Liège.

Orientation bibliographique sommaire

Nous donnons ici le texte abrégé d'un exposé fait, à l'usage du grand public, dans le cadre des « Conférences et cours publics universitaires » (Liège, décembre 1980), sur l'état de nos recherches dans le domaine de l'histoire de la civilité et de la moralité élémentaire depuis la Renaissance.

Notre enquête, qui n'est pas achevée, a débuté par l'édition critique (sous presse) du premier manuel de civilité de l'époque moderne, le *De civilitate morum puerilium libellus* d'Erasmus (Bâle, mars 1530) et par des investigations sur son utilisation scolaire : voir notamment F. BIERLAIRE, *L'enseignement des bonnes manières à l'époque moderne*, dans *Réseaux*, n° 32-34, pp. 23-32, Mons, 1978 (1979) et *Erasmus at School : the « De civilitate morum puerilium libellus »*, dans *Essays on the Works of Erasmus*, pp. 239-251, New Haven, 1978. Elle s'est poursuivie par la recherche et l'étude des sources antiques, médiévales et humanistes d'Erasmus, mais aussi des innombrables petits livres dont la *Civilité puérile* constitue en quelque sorte la « mère-gigogne ». Certains de ces textes ont été présentés ou analysés par N. ELIAS, *La civilisation des mœurs*, Paris, 1973. Voir aussi A. FRANKLIN, *La civilité, l'étiquette et le bon ton du XIII^e au XIX^e siècle*, 2 vol., Paris, 1908 ; Ph. ARIÈS, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, 2^e éd., Paris, 1973 ; R. CHARTIER, M.M. COMPÈRE, D. JULIA, *L'éducation en France du*

INFORMATION PÉDAGOGIQUE

XVI^e au XVIII^e siècle, pp. 136-144, Paris, 1976 ; J. de VIGUERIE, *L'institution des enfants. L'éducation en France 16^e - 18^e siècle*, pp. 253-272, Paris, 1978.

Les plus anciennes *contenances de table* ont été publiées dans *Romania*, t. 47 (1921), pp. 1-41. Voir aussi F.J. FURNIVALL, *The Babees Book...*, Londres, 1868 (réimpr. New York, 1969) et *Queene Elisabethes Achademy...*, Londres, 1869 (réimpr. New York, 1973) ; Th. Perry THORNTON, *Höfische Tischzuchten*, Berlin, 1957.

Le *De civilitate morum puerilium libellus* d'Erasme a été traduit en français par Pierre Saliat dès 1537. La traduction d'A. BONNEAU (Paris, 1877) a été rééditée récemment avec une préface de Ph. ARIÈS (Paris, Ramsay, 1977).

L'adepte le plus illustre de l'enseignement de la civilité *a contrario* est le pasteur luthérien Friedrich Dedeckind (env. 1520-1598), dont le *Grobianus* (Francfort, 1549) a été publié par A. BÖMER (Berlin, 1903) : voir R. CRAHAY, *Un traité de mauvaises manières au XVI^e siècle : le « Grobianus »*, dans *Réseaux*, n° 32-34, pp. 33-41, Mons, 1978 (1979).

Sur les manuels du XVII^e siècle, voir M. MAGENDIE, *La politesse mondaine et les théories de l'honnêteté, en France, au XVII^e siècle, de 1600 à 1660*, 2 vol., Paris, 1925.

Les *Règles de la Bienséance et de la civilité chrétienne* de J.-B. de La Salle ont été éditées par le Frère Albert-Valentin, Paris, 1956. Une reproduction anastatique de la première édition a paru dans le n° 19 des *Cahiers lasaliens*.

Sur les civilités troyennes, voir A. MORIN, *Catalogue descriptif de la Bibliothèque bleue de Troyes*, pp. 67-74, Genève, 1974 ; à compléter par M. CALAIS, *Répertoire bibliographique des manuels de savoir-vivre en France*, Paris, 1970.

Sur le vocabulaire de la bienséance, voir H. KRINGS, *Die Geschichte des Wortschatzes der Höflichkeit in Französischen*, Bonn, 1961. Un colloque sur « La catégorie de l'honnête dans la culture du XVI^e siècle » est organisé à Corte (septembre 1983) par l'Association d'Etude sur l'Humanisme, la Réforme et la Renaissance (Lyon).